LES CAMARADES
adresseront
TOUT CE QUI CONCERNE
l'anarchie
(rédaction et administration)
à MAURICIUS
2, impasse Girardon, 2
PARIS (18e)

l'anarchie

PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

ABONNEMENTS

FRANCE

Trois Mois	2 »
Six Mois	4 »
Un An	8 »

ÉTRANGER

Trois Mois	1 50
Six Mois	3 »
Un An	6 »

DIXIÈME ANNÉE — 478 | DIX CENTIMES | JEUDI 11 JUIN 1914

Après la... Foire !

Voici quelques semaines que la foire électorale est terminée et déjà le silence se fait, morne, sur cette grave et complexe question qu'est le suffrage universel. L'événement n'est plus d'actualité! Cependant, m'est avis qu'il n'est pas inutile de revenir souvent sur un sujet d'aussi grande importance que celui-là, parce que la consécration de l'Etat est et sera toujours l'obstacle le plus difficile à franchir avant que l'individu puisse atteindre l'apogée de son développement.

Je ne reviendrai pas sur ce qui a été dit et ne reprendrai pas les arguements irréfutés et irréfutables que les camarades ont jetés à profusion, cette année, dans les colonnes de *l'anarchie*.

La campagne anti-parlementaire que nous avons menée, fut superbe en intensité et en résultats, quoi qu'en dise le camarade Léon Prouvost, qui insiste pour que les anarchistes prennent en considération l' « Autodémocratie », de Finot. En géométrie, le plus court chemin pour aller d'un point à un autre, c'est la ligne droite. Je ne connais que cette définition qui soit bonne, aussi le système préconisé par Finot me laisse indifférent et ne veux m'y arrêter, ne fût-ce qu'une seconde.

Pendant la foire électorale, les vérités lancées dans la mêlée, les arguments péremptoires qui ont flagellés, à chaque pas, les électeurs, ont fait réfléchir de nombreux esprits et tels, épris de sincérité, se sont révélés anarchistes alors qu'ils se croyaient nos ennemis irréductibles. Chez d'autres que notre logique n'a fait qu'effleurer, nous avons créé un courant sympathique en notre faveur et il est des villages où, il y a quelques mois, nul n'aurait osé prononcer le mot: anarchiste, sans risquer de se faire boxer.

Par contre, un grand nombre d'anarchisants se sont montrés sous leur véritable jour et n'ont pu résister à la touchante envie d'accomplir leur devoir de « bon citoyen » et de fait, sont allés déposer leur bulletin dans l'urne.

Les uns y sont allés « pour conserver leur place », les autres parce qu'ils avaient « sollicité un secours » et que M. le maire était candidat à la députation. Je connais un anarchiste (devenu citoyen socialiste aux élections) qui est allé voter parce que marchand de marrons et de cacaouettes, le maire candidat lui permettait de s'installer à la porte d'un atelier, sans lui faire payer de droit de place; et il ajoutait : « C'est pour vivre! » C'est pour vivre qu'il est allé sanctionner le régime actuel, ce régime qui nous pressure, nous écrase, nous tue. C'est pour vivre qu'il a contribué à la confection des lois; pour vivre qu'il s'est nommé un maître, ce maître qui le rendra esclave, ce maître qui soutiendra toutes les institutions, le mariage, la famille, les casernes, les prisons, les magistrats, les flics; ce maître qui sera un souteneur de la propriété, ce maître qui fera condamner, emprisonner, torturer et crever celui qui, sans fard, étalera, au grand jour, la pourriture de la société actuelle et de ses prostitués, car le maître, sera prostitué comme l'électeur se prostitue, *pour vivre*. Pour vivre! mais c'est pour vivre que le magistrat condamne et que Deibler assassine! C'est pour vivre que l'ouvrier (syndiqué), fabrique des canons et que le soldat nous mitraille! C'est aussi pour vivre que le boucher nous empoisonne avec ses viandes avariées.

D'autres anarchisants encore sont allés voter parce qu'ils ont cru à l'efficacité des réformes, parce qu'ils ont cru que l'impôt sur le revenu, la représentation proportionnelle, les deux ans, les *trois âneries* enfin, pouvaient amener un changement dans les conditions de vie actuelle. Pauvres révolutionnaires ! qui se sont révélés plus croyants, plus religieux que ceux qu'ils ont feint de combattre ! comme si, après quarante années d'expérience, le parlementarisme n'avait pas suffisamment démontré son impuissance. Ah ! dame, la lutte était chaude entre le réactionnaire et le socialiste. Pardi ! et les 15.000 balles ? Hardi les gas ! c'est la lutte... des places. Les anarcho-socialistes n'ont pas vu cela, ils n'ont pas vus non plus la touchante alliance des socialistes avec les radicaux (lire progressistes. Ils n'ont pas vu tout l'artificiel de cette prétendue lutte de classe, cependant *Le Matin*, lui, l'a vu. Voyez le numéro du mardi 12 mai, il y est dit ceci : « Un royaliste voisine avec un socialiste ; un progressiste avec un radical unifié. A vivre ensemble les députés finissent par être d'accord. » Et voilà!

Certes, ces anarchisants qui ont eu la... foire, nous n'avons pas à les regretter, car parmi ceux-là qui s'immisçaient dans nos groupements, il en était, qui insuffisamment trempés, étaient enclins à des besognes plus ou moins propres. La foire électorale a donc sélectionné les tempéraments et épuré nos milieux.

Il restera une chose à faire : continuer de plus belle notre propagan de anti-parlementaire. Cette propagande ne devra pas être périodique comme les élections, mais de tous les jours, de tous les instants. Attelons-nous résolument à la besogne et que notre champ d'action s'intensifie de jour en jour. La victoire de l'anarchie est à ce prix.

Henri BARBET.

CHIQUENAUDES & CROQUIGNOLES

La vache à la jambe de bois.

Un vétérinaire des plus savants vient de poser une jambe de bois à une vache. M. P. Mac Orlan nous prédit les temps futurs où l'on verra les chevaux myopes porter des lunettes, et les chameaux redressés eugéniquement.

Je me permettrai de lui faire observer que depuis quelques années circulent dans diverses villes de France des vaches à roulettes qui se distinguent de leurs consœurs par une férocité sans exemple. Dès que des moutons se présentent en troupeaux, elles foncent sur eux avec la brutalité d'un taureau ; le rouge surtout les met en fureur.

Les vaches à roulettes ne donnent pas de lait, mais fournissent à volonté des pains et du tabac.

Elles n'ont pas de jambes de bois, mais volontiers elles ont la gueule ibidem.

Malgré l'avis émanant de personnes charitables : « Soyez bons pour les animaux », nous sommes partisans de l'abattage immédiat de ces animaux dangereux.

Education.

L'université populaire du Faubourg Saint-Antoine va donner à l'Odéon, une série de réunions destinées sans aucun doute à l'éducation ouvrière.

La B. S. d'ailleurs a fait une apologie dithyrambique de ces représentations.

Or, nous relevons dans le programme une conférence de Georges Prade, le patriotique rédacteur du Journal, *assisté de l'école militaire de Joinville, de Boin, le déroulédard champion, du capitaine Ærdenschlay, et de la société de préparation militaire « En Avant ».*

Nous ne doutons pas que les membres de l'U. P. ne sentent leur cœur s'enflammer à l'audition et à la vue de tant de patriotes notoires.

Le lendemain, d'ailleurs ils entendront le sieur Paul Bureau, le bossu repopulateur, celui qui demande la prison pour les néo-malthusiens.

Comme cela, le peuple du Faubourg pourra s'exciter aux copulations patriotiques, dans l'espoir de donner à la France quelques athlètes de plus.

A moins que quelqu'un ne trouble la fête.

Nécrologie.

Les Temps nouveaux *nous annoncent la mort d'un de ses collaborateurs, Séverin, grand admirateur de J.-J. Rousseau.*

« Ce cher Séverin... il n'a pas eu de camarades à son enterrement ; le parti anarchiste est pauvre... je crois », écrit l'auteur de cet article funéraire.

Nous regrettons vivement qu'on ne nous ait pas prévenu plus tôt. Si pauvres que nous soyons, nous nous serions cotisés pour offrir une couronne au collaborateur des T. N. et pour envoyer une délégation à son enterrement.

Chapeaux bas, derrière le convoi, nous aurions pleurés éloquemment, et après, suivant la tradition, nous aurions été prendre une cuite mémorable, communistement.

Et, comme cela, l'honneur du parti anarchiste aurait été sauf, et les temps nouveaux plus proches.

Ah ! gémissons, mes frères ! Gémissons !

CANDIDE.

L'Autodémocratie

M. Jean Finot, directeur de la *Revue*, veut transformer le parlementarisme actuel, et pour ce faire, il nous offre un plan d'organisation politique qu'il appelle : l'autodémocratie. Certains anarchistes nous demandent d'étudier ce projet, de l'adopter et de batailler pour sa réalisation. Examinons s'il en vaut la peine.

L'autodémocratie substituerait à toutes les assemblées délibérantes actuelles des jurys communaux, régionaux, nationaux, nommés par voie de tirage au sort pour trois ou 6 mois, assistés de sections techniques professionnelles, dont les membres seraient nommés à vie. Le Conseil suprême, — émanation de ces sections techniques, — détiendrait le pouvoir exécutif.

M. J. Finot affirme que ce sera le règne de la compétence et de l'intégrité, capable, dit-il, « d'établir des rapports logiques de douceur et de solidarité entre les hommes », et il décrit ainsi les conséquences heureuses de son système : « Lorsque toutes les conditions qui doivent assurer la vie physiologique des êtres seront réalisées, que les antagonismes individuels et de classe qui n'ont pas d'autres causes que la lutte pour l'existence auront disparu; les conflits philosophiques et religieux cesseront à leur tour. »

Il n'oublie qu'une chose : c'est de nous dire comment l'autodémocratie assurera la « vie physiologique des êtres », et comment elle supprimera « les antagonismes individuels et de classe ».

Pourtant cela seul nous intéresse !

Les formes politiques n'ont d'importance que par les institutions économiques qu'elles protègent, légitiment et défendent. La souffrance individuelle et collective résulte de cette implacable lutte pour la vie, provoquée, suscitée, entretenue par l'existence de la propriété individuelle. Changer les dénominations existantes, remplacer le vote par le sort, établir la représentation professionnelle, tout cela n'atténue pas la monstrueuse inégalité du prolétaire placé dans la nécessité de se louer pour subsister ; et du capitaliste à la Morgan déclarant que « chez lui, il use un homme en dix ans et qu'après il le remplace ! »

Celui qui produit sans pouvoir posséder, se trouve à la merci de celui qui possède sans produire. Il en sera de même en autodémocratie. M. J. Finot le reconnaît quand il écrit : « leur but (aux institutions autodémocratiques) ne serait pas non plus d'examiner comment l'on pourra déposséder les riches avec ou sans indemnité, d'exproprier une classe au bénéfice d'une autre... etc... »

Donc, c'est le statu quo qu'on nous offre !

Les jurys s'occuperont d'administration, de justice et de police, organiseront la force armée, répartiront l'impôt et puniront sévèrement les attaques à la sacro-sainte Propriété.

Ils s'inclineront bien bas devant l'autorité plus ou moins abusives des sections techniques qui existent déjà aujourd'hui sous les noms de Conseil supérieur de la Guerre, de la Marine, des Colonies, des P. T. T., du Travail, des Mines, de la Répression des fraudes, etc... Ces sections techniques maîtresses des jurys ignorants seront faciles à corrompre par la stabilité et le petit nombre de leurs membres et la vénalité bien connue des pseudo-intellectuels : médecins, universitaires, ingénieurs, savants.

Dans ce projet pas un mot de l'impôt grâce auquel l'Etat capitaliste dépouille le prolétaire de 25 pour cent de son salaire sans qu'il s'en aperçoive, par les droits variés, monopoles, douanes, taxes, etc.

Attaquer la Propriété, briser les douanes et les barrières qui assurent un monopole si productif aux capitalistes, vous n'y pensez pas ! Le but de l'autodémocratie nous dit M. J. Finot « n'est pas d'améliorer le sort des uns au détriment des autres ». C'est probablement de transformer ce qui existe, en laissant tout en place, et en respectant les situations acquises ! quelle blague ! !

Le camarade Léon Prouvost croit pourtant que l'autodémocratie nous évitera l'état socialiste collectiviste. Mais j'estime celui-ci, infiniment supérieur à celui-là ! Le socialisme, au moins, s'occupe de la question économique (trop même), il réclame une transformation de la production et de la répartition, tandis que l'autodémocratie n'est qu'une thèse politique, destinée à modifier la structure administrative du pays, tout en laissant subsister toutes les institutions qui nous écrasent. C'est la cynique glorification du statu quo économique !

Mais, me dira-t-on : ce système en appelant tous les citoyens à participer à la vie sociale, permettra au peuple de manifester sa volonté. Pour cela, il faudrait que cette volonté existât ! L'antagonisme des intérêts individuels et collectifs fait que chacun désire la suppression de ce qui le gêne, quitte à entraver davantage le voisin. La volonté de conquérir le bien être et la liberté pour tous est absente chez les prolétaires fanatisés par les religions divines et patriotiques.

Autodémocrates, vous voulez tout comme les socialistes, bâtir la maison à l'envers, commencer par le toit et non par les fondations, établir des cadres sociaux avant de savoir si vous aurez des individus conscients pour mettre dedans, et vous croyez obtenir des « résultats tangibles », en démarquant ce qui existe.

Les anarchistes ne peuvent pas vous suivre, car alors ils seraient victimes d'une mystification digne du créateur d'Hégésippe Simon.

Notre rôle, en effet, c'est d'éveiller le plus de consciences possibles, de mettre en circulation des réfractaires capables de s'entraider contre un milieu hostile, de saper, de battre en brèche l'autorité, par la parole, l'écrit et le geste, et de dire inlassablement à la masse :

On n'a que le bonheur qu'on sait conquérir, qu'on impose. Quand vous saurez vouloir et exiger, le Parlement, si réactionnaire soit-il, sera à vos ordres. Votre ignorance et votre lâcheté forgent vo

chaînes. Quand vous possèderez une pensée plus active, un égoïsme moins rétréci, quand vous réaliserez une sobriété plus grande, un entraide plus réel, une conscience plus élevée ; alors seulement vous marcherez vers un mieux être réel. Le salut est en vous seuls, il n'est pas plus dans le Christ que dans la République, pas plus dans le code socialiste de demain que dans l'autodémocratie !

Pierre CHARDON.

LES SEPT FLEURS DE L'ERÈBE

AVARICE

Sordida ! Vieille ivraie aux racines de mort
Qui dans la nuit des yeux, des yeux sans magnétisme,
Ne trahis qu'un or froid qui corrode et qui mord,
Or qui ravale, aveugle et leurre, horrible prisme !

Or démon d'un temps lâche et sourd, Impérator !
Destructeur des ressorts sacrés de l'héroïsme,
Suborneur de l'art chu des neiges du Thabor,
Disparais dans l'opprobe amer de l'ostracisme !

Avarice! Lépreuse aux sénile appas,
Goule qui par la nuit de tes desseins stupides
Vas, lourde de métaux, en d'infimes ébats,

Danser, ivre des pleurs tirés des yeux splendides,
Pleurs par toi détachés de leurs nobles écrins :
Sois, honnie en mes hiers, domptée en mes demains !

GABRIEL JULLIOT.

Apparences

« L'habit ne fait pas le moine, dit certain proverbe, mais il le pare. » Aujourd'hui, bien que vieille déjà, cette maxime n'en a pas moins conservé sa mesure. Depuis l'adolescent jusqu'au vieillard, la préoccupation qui domine l'homme est de dissimuler sa pensée pour ne laisser paraître que faux sentiments.

Prenez un exemple dans la famille. Voyez avec quelle déférence imposée l'enfant parle à ses parents. Qu'il éprouve pour eux les sentiments les plus tendres où la haine la plus implacable, *il doit* se montrer respectueux, correct et effacé. On n'a nul souci de sa personnalité naissante et de sa dignité en ébauche. Et si d'aventure il a l'audace d'émettre son opinion sur l'illogisme paternel, cet aveu de franchise lui fera encourir les pires châtiments.

Les rapports entre commerçants et consommateurs ne manquent pas de saveur. L'épine dorsale du premier ne possède pas assez d'élasticité pour lui permettre, cent fois par jour, de multiplier les salamalecs. Mais s'il était permis de scruter le fond de son âme tapissée de noirceur, on serait vite édifié sur la valeur de ses sentiments. Quant aux autres, les souhaits et shakehand dont ils gratifient « l'empoisonneur patenté » n'ont jamais porté le sceau de la sincérité. Ils savent bien qu'ils sont sa dupe, et ne peuvent, par conséquent, lui témoigner des vœux sincères.

L'industriel semble être en parfait accord avec son personnel. Chaque fois qu'il croise un de ses subordonnés, il est assuré qu'il lui faudra rendre un salut à la marque de déférence dont il sera l'objet. Mais cet assaut de civilités dissimule, de part et d'autres, des sentiments tissés de haine, d'envie et de mépris.

Franchissez le seuil d'une caserne. Constatez avec quel empressement d'automate le militaire s'incline devant l'ordre arrogant et presque toujours absurde de son supérieur. Celui-ci n'est cependant pas assez naïf pour croire à l'affection que fait semblant de lui témoigner le lamentable troupeau qu'il a sous ses ordres. Il est cependant satisfait de voir les faces de ceux qu'il torture, se crisper d'un rictus aimable...

Est-ce l'enfer ou l'harmonie qui règne dans le ménage de ce couple de bourgeois redondants ? Est-ce l'expression de la sincérité qui s'exhale des lèvres de cette catin plâtrée et fardée et qui se suspend au bras de ce monsieur fortuné — son entretenour? — Ne vous méprenez point. Les uns et les autres ont adopté cette attitude pour se leurrer eux-mêmes et induire autrui en erreur.

Mais quelle est cette jolie femme rose et plantureuse qu'un homme élégant et apollonesque poursuit de ses assiduités ? Dans la chambre d'hôtel tendue de tapis faux et criards et meublée de toc où ils viennent s'échouer, la métamorphose va s'opérer. Dépouillés de leurs artifices, ils apparaîtront sous leur véritable jour. L'opulence de cette Junon moderne et son teint opalin et rosé résulteut plutôt de son imagination que de la nature... Quant à son chevalier servant, il doit à son tailleur... ses formes impeccables et athlétiques...

Un drame vient de se jouer au fond de la mine. Mille prolétaires viennent de payer leur tribut à l'insatiable Camarde. Journalistes, politiciens, financiers et ecclésiastiques n'ont point assez de larmes et... d'eau bénite pour ensevelir ces martyrs du travail dont ils se moquent. Deux mois ne se seront pas écoulés que veuves et orphelins connaîtront les affres de la faim...

Mais qu'apercevons nous au bout de cette avenue ? Des casques et des sabres qui rutilent au soleil. Des trompettes déchirent l'air de leurs notes stridentes. Ce sont des cavaliers bardés de fer qui surgissent précédant un monarque en visite. Des vivats s'élèvent de la foule de curieux massés sur le parcours du défilé. Un rapide examen montre que la plupart des auteurs de ces acclamations remplissent... une mission... contre espèces sonnantes..

Mais quel est cet homme qui tonitrue à cette tribune ? C'est Tartempion candidat. Depuis une heure qu'il pérore, il n'a cessé de promettre à ses auditeurs, monts et merveilles. Des hurras saluent chacune de ses promesses et des rires béats s'incrustent sur des faces niaises. Mais une fois nanti du mandat qui lui vaudra soixante mille francs... et le reste, il oubliera totalement leur existence. Seuls, quelques compères seront exceptés de cette amnésie volontaire.

Sous l'immense voûte de la basilique, le buste émergeant d'une chaire richement sculptée, un prêtre apoplectique prêche, à ses disciples bénévoles et ignares, l'abstinence et le renoncement aux biens de ce monde. Mais sa cave est la mieux garnie de l'endroit et il tiendrait tête à Gargantua lui-même.

Les cloches tintent lugubrement le glas. Cheminant par les rues, un cortège d'hommes chamarrés de blanc précèdent un corbillard luxueusement décoré, en nasillant des chants lithurgiques. Une foule nombreuse, à l'attitude recueillie, serpente derrière. Cependant, le cadavre qui gît dans ce cercueil, rigide et froid, est celui d'un vieil avare exécré par toute la population. Sa mort n'a laissée aucun regret et cependant nul n'oserait manifester ce qu'il pense en s'abstenant du traditionnel et ultime salut.

Dans ce prétoire, un homme coiffé d'une toge et drapé dans une robe, s'entretient avec un pauvre hère enchaîné, sur un ton presque amical. Celui-ci, poussé par la faim, a dérobé quelques victuailles; il vient, ici, dans ce temple de la Justice (?) rendre compte de son larcin à d'autres hommes sinistres, ceux-là aussi coiffés de toges et le corps emprisonné de robe. Il ne sera pas question pour ces êtres inhumains, de rechercher la vérité, c'est à dire de savoir si le délinquant a été poussé à commettre le délit qu'on lui reproche, par des circonstances indépendantes de sa volonté. La machine judiciaire a été mise en branle ; et, contre tout bon sens et toute élémentaire logique, ils infligeront à ce malheureux, l'ignominieuse et effroyable peine de la privation de sa liberté.

Du haut en bas de l'échelle sociale et quelle que soit la position occupée et les personnages mis en action, la franchise et la sincérité sont impitoyablement piétinées. Chacun affiche ostensiblement des opinions qu'il n'a pas, des sentiment qui ne le meuvent point. Les sentiments les plus beaux, les pensées les plus nobles sont enfouis au plus profond de l'âme, et ils sont plus redoutés que les idées les plus basses.

On continue à prôner la famille alors qu'elle a donné la mesure de sa puissance morale. L'union légale et perpétuelle, cet absurde anachronisme, recrute toujours des adeptes insincères qui n'ont de cesse que d'avoir menti à leurs principes matrimoniaux. L'oppression et l'exploitation qui accumulent chaque jour ses monceaux de victimes et qui sont l'objet d'une haine implacable et dissimulée, trouvent chaque jour des bras pour les défendre. Le militarisme le plus hideux des champignons sociaux et le plus détesté, perdu parce que ceux qui ont le plus à se plaindre de lui ont la lâcheté de ne point dire ce qu'ils en pensent. Ce ne sont que gémissements refoulés, qu'imprécations étouffées. Et au grand jour, alors que l'éclatante vérité clamée par ces millions de poitrines d'éternels martyrs balaierait l'atmosphère méphitique, du mensonge universel, on ne voit que pleutres et esclaves consolidant de leurs bras et de leur vouloir, l'édifice social abhorré.

Seuls, parmi la tourbe des menteurs et des lâches, nous continuerons de clamer notre haine du Mensonge et notre mépris de la Lâcheté. Insoucieux de l'opinion d'autrui, nous frapperons à coups rudes, dans la forêt de l'erreur, jusqu'au jour où, épuisés ou vainqueurs, nous goûterons à l'amertume de la défaite ou aux joies de la victoire.

J. MÉLINE.

La Morale Anarchiste

L'action utile pour les anarchistes... c'est de *s'améliorer*, de se *développer* eux-mêmes moralement et physiquement. Car l'effort est indispensable à l'équilibre et à la santé. Nous devons aussi propager autour de nous, *par l'exemple* surtout, les bienfaits de notre conception de vie, expurgée de toutes les erreurs et de tous les préjugés du passé !

Une morale, à notre point de vue, n'est pas un dogme ; mais simplement la mise en pratique de notre philosophie, philosophie déterminée par l'évolution sans cesse progressive du savoir humain, dans le domaine des réalisations scientifiques, philosophie conforme aux lois naturelles et conséquemment à notre conservation.

Nous cherchons notre plein développement dans la pratique raisonnée des gestes et des choses utiles à notre vie. Nous basons notre morale sur le savoir acquis et marchons vers les découvertes futures !

L'anarchie c'est la vie qui bouge, qui se révolte et qui marche vers le progrès !

Il paraît y avoir en ce moment plusieurs *écoles*... Mais en réalité, il n'y a qu'un *idéal anarchiste !* et, des individus à des stades différents d'évolution, interprétant d'une façon différente les mêmes sujets !

L'anarchie est une !... Que les vaniteux, les autoritaires, les mercantiles, les fantaisistes et les pontifes se le disent !

Répudiant la cupidité sous toute ses formes d'accaparement ! propriété, autorité, lois, privilèges ou faveurs, nous avons comme base légitime, *l'égoïsme commun !* C'est vers l'effort de chacun qu'il nous faut tendre ! C'est sur nous-mêmes qu'il nous faut compter !

Altruisme ? Vieille maladie bourgeoise, qui vient de la pitié chrétienne et de l'aumône cléricale ! Misère de principe vieillot, dont s'affublent nos illustres révolutionnaires qui ont le sens pratique d'un laboureur qui voudrait faire passer sa charrue avant les bœufs !

La charité est avilissante, et l'attente est paralysante des bonnes volontés et des énergies nécessaires !

Seuls, les infirmes, les malades, les vieillards et les enfants ont droit de compter sur notre aide !... et c'est encore par égoïsme que nous leurs venons en aide, par crainte ou dégout, de subir le contact de la douleur s'étalant à nos yeux.

Oui ! l'amour, l'amitié, l'association sont des actes d'égoïsme ! C'est par satisfaction personnelle que nous les accomplissons, réciproquement !

De là naît la solidarité entre nous au gré de nos affinités naturelles, pour la réalisation de nos égoïsmes communs !

Le communisme anarchiste ne sera ni le fait des votards impénitents, ni des révolutionnaires plus ou moins abusifs, mais le fait d'humains suffisamment évolués, conscients de leurs véritables besions !

L'anarchie n'est pas une philosophie de pis-aller, ni de fantaisie, mais *une forme de vie normale.*

P. MONIN (Lyon).

Notre Correspondance

MUTUALITÉ

A F. Dequesnes.

Il serait regrettable que la discussion sur la mutualité cessât avec ta réponse. Pour moi, ce que tu as dit n'est qu'un assemblage de mots creux. La camaraderie anarchiste qui n'est certes pas une panacée a donné de bien piètres résultats. Nombreux sont les copains qui ont des hauts-le-cœur au récit des prouesses accomplies par de soi-disant camarades qui se réclamaient, plus que tout autre, de l'anarchie.

J'estime que la création de société de mutualité, avec pour but des réalisations économiques à base communiste, serait le prélude d'une belle et véritable camaraderie. Il est bien entendu qu'il y aurait une sélection à faire parmi les adhérents. Je suis persuadé qu'une telle façon de faire attirerait davantage de sympathies et plus de satisfaction pour nous-mêmes.

A toi fraternellement.

Henri VINCENT.

AUX HOMMES

A Christophe,

Certainement, camarade, vous avez raison de reprocher aux femmes leur mutisme relativement à l'article de Lucchesi. Vous avez dans vos milieux de jeunes et charmantes femmes, peut-être instruites, en tous cas que vous pourriez éduquer. C'est à elles que devraient aller vos reproches.

Quant à vos lectrices, si elles sont jeunes, peut-être n'osent-elles pas. Si elles sont vieilles (ce qui est mon cas), elles redoutent d'être traitées de radotteuses.

Cependant, au risque de vous faire hausser les épaules, je vais essayer de vous dire ma pensée.

D'abord, ayant eu beaucoup à souffrir des femmes soi-disant « honnêtes », parce que mariées légitimement, qui se servent de leur acte de mariage pour cacher leur dépravation, et qui, fortes de l'impunité, se croient le droit d'insulter celles qui mettent les préjugés sous leurs pieds, je vous déclare que je les plains rarement.

Est-ce à dire que j'approuve la tuerie de Mazargues ? Ah ! que non. Pas plus que je n'approuve les tueries et les défigurations perpétrées par les femmes contre les hommes.

Et, en ce moment, je pense aux camarades Maxime et Deuguiter, les seuls que je connaisse des signataires contradicteurs. L'idée alors me vient que si une femme s'éprenait de l'un d'eux et ne comprenant pas l'amour libre, arrivait à les défigurer. Je crois que le défiguré la trouverait mauvaise. Je suis donc contre la violence.

Cependant, quoiqu'ayant des idées plutôt anarchistes, une femme peut se donner, cœur, corps et cerveau, à un homme seulement. Lorsqu'après plusieurs années d'habitat commun, elle se trouve abandonnée, alors qu'elle se croyait aimée comme elle aimait. C'est un déchirement affreux, d'autant plus horrible, qu'il est augmenté de la malveillance ignoble des femmes honnêtes. Lorsque la malheureuse en arrive à déchoir, alors les bonnes âmes qui sont en règle avec la loi sociale et celle de l'Eglise, ne connaissent plus de limite à leur cruauté. Non seulement la pauvre tombée ne peut se relever, mais tous et toutes et surtout *toutes*, s'accordent pour la précipiter dans l'ornière. Voilà des cas où le cerveau est en ébullition, si vous aviez une arme à votre portée, vous vous en serviriez, car j'affirme que je ne crois pas qu'une femme ne puisse avoir des idées de meurtre en pareille occurence.

Et alors, quand elle apprend qu'un homme ou une femme s'est débarrassé du trompeur, elle se contente de hausser les épaules. Il arrive quelquefois, mais rarement que son cœur s'émeuve à de pareils récits.

Après tout, les exercices meurtriers sont tellement passés à l'ordre du jour que c'en est fastidieux.

Je préfère me tourmenter au sujet des agissements des ouvriers qui, sous la conduite d'une grande prêtresse, genre Sarah Bernhardt, vont lècher les bottes des bourgeois par la voix de délégués aux réunions bourgeoises... Je préfère aussi m'intéresser, en les déplorant, aux agissements de certains anarchistes qui, à la tribune et dans leurs journaux, défendent la cause indéfendable du syndicalisme.

Toutes ces incohérences me comblent d'épouvante pour l'avenir des vrais anarchistes. Cela, rien que cela m'intéresse à un très haut point.

J'ai le cerveau plein d'idées fort tristes et pessimistes, mais, rassurez-vous, je vais m'arrêter. Trouvant, vous aussi sans doute, qu'une femme peut écrire trop longuement.

Ne craignez pas que je revienne à la rescousse, c'est votre article qui est cause de cette tartine, et je vous promets que je ne recommencerai plus.

Bien à vous cordialement.

UNE AMIE DE L'ANARCHIE.

***

Chers camarades, je ne suis qu'une jeune fille, mais j'aime et je pense, et je ne répondrais pas à l'article du camarade Lucchesi, parce qu'il dépeint trop bien tous ceux qui n'aiment pas et qu'il est victime de l'exagération qui s'est glissée sous sa plume, comme l'est le camarade

Maxime quand il a peur qu'une compagne lui soit fidèle. Laissez-moi vous dire avec la simplicité d'une primaire, ce que j'ai ressenti à la lecture de vos articles, et permettez-moi de vous analyser. Etes-vous donc des surhommes pour que vous puissiez vous permettre de pétrir ou de former un cœur ?

Alors, pourquoi ces réponses acerbes où vous ne tenez aucun compte de la faiblesse. Quand vous n'ignorez pas que ce cœur est exposé à l'ambiance du milieu et qu'il n'est pas — plus que vous-mêmes — ce qu'il devrait être. Vous montrez-vous dans vos rapports, ce qu'il faudrait que vous soyez ? La bonté est-elle votre guide ? Je ne le pense pas, car la dénigration est toujours la peste de nos milieux, et il ne peut guère en être autrement, la violence étant votre dernier argument. Ces malheureux révolutionnaires que vous traitez du haut de votre tour d'ivoire, ont l'avantage de ne pas nous leurrer en nous disant qu'ils sont anarchistes quand ils accomplissent des gestes inconscients. Et vous, Mauricius, qui avez un cerveau et qui remplissez les colonnes d'un journal en faisant l'apologie de l'assassinat, tel la rue Ordener, aux Aubrais, ou l'anniversaire d'un crime. Quel est le résultat de votre travail : incarcération de camarades bien sincères qui s'étiolent en prison, et qui, oh ! ironie du sort, s'appellent les amants de la vie. Et la foule prétend que vous êtes anarchistes, quand vous vous écriez : Les bourgeois ont la frousse, mais du fond de mon être pensant, je clame ceci, à qui veut m'entendre : un anarchiste ne tue point ou il se ravale au niveau d'un soldat ou du pendeur des peuples oppressés. Vous qui plaignez les femmes qui tombent, vous êtes-vous demandé pourquoi tombent-elles ? Or, c'est parce que vous tombez vous-mêmes avec votre mauvaise éducation, et qu'elles vous suivent. Si vous aviez fait de la femme qui se donne à vous un être aimant, l'amour plus que vous-même, en aurait fait une éducatrice, car elle aurait compris que vous vouliez être aimé pour votre valeur morale et non pour un physique que le temps vient rider. Quoi de plus détestable que d'entendre ces bons petits camarades raisonner comme vous-même et admettre l'atteinte à la vie. Si misérable qu'un être soit, je dis, c'est un crime de tuer... Essayez cette tactique égoïste qui est belle entre toutes. Allez dire à nos frères et nous mères, à nos enfants : Il faut être toujours des hommes bons, qui se défendrons en toute circonstance de porter un uniforme, et encore plus un poignard, un revolver ou une baïonnette. C'est chrétien, diront certains, si vous voulez, mais j'affirme que c'est la base de l'anarchie, et que tous les autres systèmes n'en sont que des déviations. Ah ! si vous le vouliez, avec des pensées aussi belles que donnent l'« anarchie », vous seriez devenus des hommes et nous serions des femmes. Je n'ai que vingt ans, mais voulez-vous mon opinion, mon âge sera mon excuse, si ma réponse en froisse quelques-uns, c'est que vous n'êtes pour la plupart que des grands enfants qui ne savent souffrir le moindre mal sans croire que cela entache votre individualité, et qui deviennent méchants aussi facilement qu'ils sont désintéressés. Vous êtes incapables de tracer une perpendiculaire en disant je veux vivre cette vie en observant toujours la réciprocité. Et vous femmes, qui n'ignorez pas le balbutiement de l'enfant, ne vous donnez jamais à celui qui passe, mais cherchez un cœur aimant qui sera un éducateur et ne recherchera que votre évolution. Il y a trop longtemps que l'on nous aime pour notre sexe, nous devons vouloir être aimées pour nous-même.

En vous aimant tous quand même.

DRILLON.

***

Au camarade Christophe,

Pour n'avoir pas écrit, nous femmes, nous n'en avons pas moins pensé et discuté avec nos compagnons et dans notre entourage immédiat ; seulement mes pareilles ont sans doute trouvé, comme moi, plus digne et plus sage de répondre par le silence aux propos saugrenus du camarade Lucchesi.

Je vois encore moins, maintenant, la nécessité de lui répondre, les camarades ayant, dasn leurs réponses, réflété en partie ma pensée en la matière.

C'est donc au camarade Christophe que je m'adresse, et à ceux qui pensent comme lui. Je parlerai aussi de tous les hommes et de toutes les femmes en général, et non uniquement des anarchistes.

Vous demandez, camarade, à l'âme de Victor Hugo ce qu'il faut faire pour relever les femmes. Je me permets de vous répondre à sa place, cela d'autant plus qu'il ne répondrait certainement pas au gré de vos désirs, car, à en juger par ce qu'il a écrit, il veut les femmes faibles, alors que vous, vous les voulez fortes. Ecoutez plutôt ces quelques vers de lui :

Ayez de la faiblesse, ô femmes ! C'est charmant
D'être faibles, et l'ombre est dans le firmament
Pour prouver le besoin que parfois ont des voiles
Même la blanche aurore et même les étoiles.

Ceci ne laisse-t-il pas entendre que l'homme est et doit être le voile protecteur de la femme... Le mot protégé a pour corrolaire infériorité et dans la société telle que nous, anarchises, nous la rêvons, il ne saurait y avoir ni protecteur, ni inférieur, mais seulement des égaux. Lui, le poète ne paraît pas vouloir cette égalité, il ne semble pas souhaiter le relèvement des femmes, il les trouve charmantes au contraire dans leur faiblesse, il se contente de parler de leur chute et de ne pas les en insulter ; il est très logique avec lui-même.

A l'encontre de Victor Hugo, je dirai, moi, soyons fortes, nous femmes, sans détruire ce qui fait notre charme ; devenons les égales des hommes tout en restant différentes d'eux.

Après tout, cette infériorité que vous nous reprochez tant, n'est-elle pas votre œuvre, dites ? Nous sommes ce que de longs siècles d'esclavage de toute sorte nous ont fait et dont les résultats se sont transmis par l'hérédité. Autrement dit, nous sommes les victimes du déterminisme « social » (je n'ajoute pas et biologique, puisque seul, ici, le côté mental est en discussion, quoique tout se tienne dans la vie). Vous ne voyez donc pas qu'outre celui de subir le général qui pèse sur tous, sur les déshérités surtout, nous femmes, nous avons encore à subir celui qui vient du particulier, c'est-à-dire par tout ce que l'homme, notre compagnon, fait en « particulier » et « directement » peser sur nous, les femmes, de ce fait. Cependant, si nous ne pouvons rien contre le déterminisme naturel, le déterminisme social peut-être modifié, transformé ; c'est ce à quoi, du reste, nous, anarchistes, nous travaillons.

Donc, ô hommes, enlevez tout d'abord ce que chacun de vous fait plus ou moins peser sur sa propre compagne. Car vous nous écrasez par votre excessive tendresse, par votre pitié, ou bien vous nous écrasez par vos airs de supériorité et de mépris plus ou moins déguisé, ce qui donne à peu près les mêmes néfastes résultats. Dans le premier cas, par suite de l'habitude prise d'être protégée, adulée, la femme finit naturellement par se reposer totalement sur l'homme, vous avez tué chez elle tout esprit d'initiative ; elle est en quelque sorte comme ces rois fainéants du moyen âge. Et dans le second cas, à force de la considérer comme inférieure, à force de douter de sa valeur, elle finit par se croire ainsi ; elle est devenue comme ces parias résignés qui, pour une fois qu'ils ont été pris en défaut, savent qu'ils ne seront jamais plus crus, qu'ils auront toujours tort, qu'ils seront méprisés, traités en inférieurs, quoiqu'ils fassent, quoiqu'ils disent.

Vous voulez, camarade, relever nos mentalités, eh bien, à mon sens, le meilleur moyen d'y arriver est de nous laisser croire à notre force, à notre égalité. Cette tactique me paraît bonne à employer non seulement envers les femmes, mais encore envers tout individu à émanciper. Voulez-vous avoir des compagnes intelligentes, raisonnables, simples, aimantes, dévouées, etc., laissez leur donc voir et entendre qu'elles sont tout cela, où que vous espérez, que vous attendez cela d'elles ; en un mot, rendez-leur la foi en leur valeur intrinsèque intégrale. Agir de même avec tout inconscient qu'on désire faire évoluer, s'il en est susceptible, bien entendu. Evidemment, cela doit être fait sans flatterie envers elles et sans basse idée d'exploitation. N'agissez pas, comme cela n'a lieu que trop souvent; c'est-à-dire qu'au moindre échec dans vos tentatives d'éducation, vous ne vous rebutiez pas trop vite, parce que vous risquez fort de nous rebuter nous-mêmes, ne nous montrez pas aussitôt nos travers, ne raillez pas nos faiblesses et ne vous hâtez pas de nous renvoyer à nos chiffons ou à nos pot-au-feu ; ne vous empressez pas non plus de nous éviter tout effort dans votre sollicitude intempestive ou dans la croyance en votre supériorité et en notre faiblesse, car c'est, croyez-le(nous rendre un mauvais service.

Tenez, une preuve ici même. Pas plutôt prises à partie par Lucchesi, vous êtes accourus en foule, armés de vos porte-plumes, pour nous défendre. A mon avis, il eut été préférable, au lieu de prendre notre place, de nous stimuler amicalement à nous défendre quand vous auriez enfin constaté que nous n'en raisions rien de notre propre initiative.

Enfin, s'il faut en croire Nietzsche, qui a dit que les femmes devenaient par amour tout à fait ce qu'elles sont dans l'idée des hommes dont elles sont aimées, il en découle que vous, anarchistes, pas plus que tant d'autres hommes, vous ne savez pas bien aimer vos compagnes et vous faire bien aimer d'elles, puisque vous les dites si loin de votre idéal.

Allons, hommes, faites votre mea culpa en vous disant : « Nous récoltons ce que nous semons. »

Allons, allons, occupez-vous un peu plus de nous, de notre mentalité s'entend, au lieu de discutailler sans fin, sur des mots bien souvent, car nous avons un peu plus de cervelle que vous ne nous en prêtez.

Maintenant, il est certain qu'il y a des femmes qui n'ont pas besoin de l'amour, de l'encouragement, de la stimulation, ni de l'assurance des hommes en leur force, en leur égalité, pour s'émanciper, pas plus que le dédain ne saurait les arrêter dans leur évolution, mais ce ne sont là encore que des exceptions et c'est de la généralité qu'il faut nous occuper, parce que la généralité des mentalités est, hélas ! dans un état déplorable. Il faut donc savoir les prendre comme elles sont pour les amener vers notre philosophie, au lieu de simplement constater et maudire ce qu'elles ne sont pas.

Gabrielle MALLET.

***

AMOUR LIBRE

A mes contradicteurs,

Lorsque j'écrivis les quelques lignes fort dures à propos du drame conjugal de Ma-

En avant du Troupeau

SOUVENIRS ET PENSÉES

▣ ▣ ▣

Si nous avions conscience de notre force d'opposition, amertume certains de nous regrettaient de n'avoir pour armes que des poings, combien impuissants, opposés à ceux des gens bien nourris et robustes, qui nous étaient envoyés.

Armés!... Avec la haine, l'énergie, l'entraînement de nos vingt ans, nous eussions de gaieté de cœur gagné « l'enfer » avec une bonne provision de gendarmes.

Hélas! armés seulement par la nature, nous étions sans prétentions et escomptions une bonne râclée.

Mais !... voici la porte qui se rouvre, le capitaine de gendarmerie s'informe si nous sommes disposés à obéir.

Réponse négative des cognes.

Il leur est commandé de reprendre leurs armes.

On les voit se hâter, impatients d'en finir avec ce qu'ils appellent une comédie.

Equipés, ils viennent un à un se ranger face à nous, derrière eux, en renfort, une vingtaine de biffins viennent d'arriver.

Une dernière fois, du haut des marches, l'officier nous crie dans un appel menaçant :

« Voulez-vous entrer dans vos cellules. »

Une voix crie : « Non ! »

C'est alors la ruée des brutes, certains de vaincre, sûrs de leur force, gendarmes et biffins foncent sur les groupes, les séparent à coups de crosse de revolvers, quelques-uns ont enroulés autour de leurs poings fermés ces chaînettes d'acier que sont les menottes, et de toute leur force frappent sur les crânes ; les groupes disjoints, la tactique des cognes consiste à se jeter à trois ou quatre sur un isolé et à le « rentrer » sous le péristyle du bâtiment que d'autres gardent le revolver menaçant.

Quatre d'entre eux, dont un maréchal-des-logis-chef, s'acharnent sur un homme que sa défense plus vigoureuse tient plus longtemps dans la cour. Mais d'un coin de celle-ci un homme bondit vers le groupe. Une fois, deux fois, il abat son poing fermé dans le dos du gradé, des gendarmes ont vu le geste, ils s'élancent sur lui.

Sentant l'attaque, le cogne s'est retourné abandonnant celui sur lequel son bras s'abattait en cadence, il veut s'élancer sur celui qui vient « de le frapper en traître », et que ses subordonnés sont en train de passer à tabac.

Soudain, nous le voyons porter ses deux mains à ses reins, puis vaciller sur ses jambes en poussant une plainte.

Le copain lui avait percé la panse d'un double coup de ciseau aiguisé en tire-point.

Acharné à cogner, la brute, sur le moment, n'avait pas senti la morsure du fer.

Les gendarmes accourent le soutenir et emmènent hors du champ de bataille cette « victime héroïque du devoir, que la croix des braves devait bientôt récompenser ».

Au fur à mesure des « rentrées », une bonne partie des récalcitrants, sans attendre la « suite », ont réintégré leurs cellules que les chaouchs de la boîte ferment au fur et à mesure.

Quelques-uns plus tenaces, les côtes plus solides, ou plus surexcités, en « veulent encore ».

Les cognes qui étaient restés à l'entrée du vestibule, font alors irruption, comme s'ils montaient à l'assaut d'une redoute, ils marchent à rangs serérs, les coudes rentrés, à quatre de front dans un corridor d'un mètre cinquante.

Une grosse pierre, comme un coin, rentre dans le tas..., du deuxième étage une tinette de fer fend l'espace... Dans une crise furieuse, qui ne l'a pas quitté depuis le commencement de la bagarre, le plus petit d'entre nous se précipite sur un banc et veut s'en servir comme d'un bélier, il s'élance sur les rangs pressés des cognes qui débouchent... le banc plus lourd que lui l'entraîne, et ils tombent tout deux.

« Force est restée à la loi. »

Nous sommes tous enfermés.

Pendant que les assaillants respirent, le capitaine arrive sur les lieux pour faire mettre aux fers, d'abord « l'assassin », ensuite tous ceux qui, pas encore calmés, gueulent dans leurs cellules.

Le petit gas au banc, par son guichet, le traite « d'enc... », le trois galons blêmit et donne ordre de commencer par lui.

Sa cellule est au premier, face à la mienne. Par mon guichet j'assiste à la scène. Le sergent ouvre la marche avec les clefs et les fers, puis, en file indienne, sur la galerie étroite, le capitaine et quelques gendarmes.

Arrivé à la porte de la cellule, le capitaine fait part à l'homme « du motif de sa visite ».

« Aux fers! gueule l'autre. Jamais ! vous me buterez, mais vous ne m'y mettrez pas ! »

— Nous allons voir.

— Je vous préviens ! le premier qui ouvre, je l'assomme.

— Sergent ! Ouvrez cette porte.

C'est le piston qui se dévoue : le sergent ouvre et tire la porte à lui.

Je vois le trois galons se baisser, un baquet en fer passer au-dessus de sa tête, et... le sergent repousser la porte.

— Passez-moi un revolver ! le gendarme qui le suit lui passe le sien.

Par le guichet, avant de faire ouvrir à nouveau, il prévient l'homme qu'il fera feu s'il répète son geste avec quoi que ce soit.

— Je m'en fous ! hurle l'autre. Ouvre un peu pour voir, je te fends la gueule avec le couvercle.

(A suivre) REMEMBER

zargues, je m'attendais fort bien à toute cette contradiction.

Mes contradicteurs ont-ils bien lu entre ces lignes ? J'en doute, exception faite pour le camarade Christophe qui m'a un peu compris.

Ayant été incompris, pour être plus explicite, je dirai donc ce qui suit.

En sociologie sexuelle, je suis pour les situations franches, pour la sincérité de part et d'autre en même temps que pour la liberté. Et cela pour prévenir autant que possible la jalousie, les froissements et les heurts. Car en amour, le désir d'unicité existera toujours.

J'approuve fort la ruse, la fraude envers l'ennemi, mais la fraude, la tromperie entre conjoints, comme dans la camaraderie, l'amitié, l'association, je l'abhorre de toute mon âme. De toutes les turpitudes humaines je n'en connais pas de plus exécrables. Je dirai plus : sans la sincérité, point de bons rapports interindividuels, et sans la sincérité, unie à l'entraide, point d'anarchie possible non plus.

Partant de ces principes,

Autant j'estimerais la femme loyale qui dirait franchement à l'homme que, ne l'aimant plus et ne voulant pas le tromper, elle le quitte pour vivre avec un autre ;

Autant je déteste la femme hypocrite qui donne de fausses caresses à celui qu'elle a cessé d'aimer ; la femme qui continue à vivre de celui dont elle n'est plus la compagne affectueuse ; la femme qui n'apprécie plus cet homme que comme financier, et qui ne va pas cohabiter avec son nouvel élu ; la femme en un mot, qui n'est pas loyale avec son compagnon.

Cette femme-là je l'appelle trompeuse et exploiteuse, et sa mentalité me semble identique à celle du faux anarchiste mouchard ou estampeur.

La philosophie anarchiste implique bien la liberté de l'amour, mais elle n'implique pas, certainement, le respect de ces genres vilains de tromperie.

La liberté d'aimer ne doit pas être confondue avec la liberté de tromper.

Quant à la « fidélité » des conjoints légaux ou libres, je répondrai que c'est une obligation imposée, comme tant d'autres, par la vie commune, et tant que dure la cohabitation. L'« *infidélité » d'un conjoint* peut exposer l'autre à des maladies intimes et de la part de la femme, ça peut lui faire pondre des gosses dont son compagnon pourrait fort bien ne pas désirer la venue.

Telle est mon opinion. Mes contradicteurs peuvent bien en avoir d'autres.

François LUCCHESI.

Trois Mots aux Amis

Nos collaborateurs sont priés de n'écrire que d'un côté des feuillets.

LES COMMUNICATIONS DOIVENT PARVENIR DIMANCHE AU PLUS TARD.

Par suite de l'excursion de Fontainebleau quelques communiqués arrivés le dimanche n'ont pu passer la semaine dernière, les camarades nous excuseront.

ON DEMANDE à *l'anarchie*, camarade relieur.

Pour le journal. — Rep. 82 fr. 50; Agnès, 2 fr.: X., 0 fr. 25; Yeux de Satan, 1 fr.; Bousquet. 2 fr. — Total : 87 fr. 75.

ANDRIEUX. — Communique ta lettre au photographe qui te répondra.

DUBOIS. — Chanson trop longue et pas très bien versifiée; les souscriptions en timbres ne sont jamais mises dans la rubrique, mais avons bien reçu, merci.

RITON D. — Donne le nom du camarade et je te dirai s'il se trouve à la colonie. — G. RAES.

J. C. LYON. — Tu dis la même chose que le copain, c'est inutile.

Le camarade qui a apporté à Mauricius la lettre des joyeux est prié de passer au journal d'urgence.

LIBRES ENTRETIENS. — Les Réfractaires me donnent une communication pour le même jour.

GILLES, enclos Allard (Arles), enverra en gare à toute lettre accompagné de mandats :

500 escargots pour 3 fr. 75.
5.000 escargots pour 30 francs.
15 bottes d'asperges pour 5 francs.
5 kilos haricots verts fin pour 2 francs.
100 escargots, 2 bottes d'asperges, 1 kilog de cerises, 1 kilog fraises, 12 artichauts, pour 3 fr. 25.

Brochon, Rosa, P. G., Marcel Liénard, Groupe italien, Kienert, lettres pour vous.

VINCENT. — Payé jusqu'au 474.

CHANDELIER. — Bien difficile de trouver ce que tu veux, tu auras cela chez n'importe quel libraire.

BRUXELLES. — Les camarades trouveront *l'anarchie* chez Renaud, 46, rue de la Tête-de-Mouton, et dans les aubettes.

Blanche SORIN. — La révolution culinaire, 0 fr. 75. Précis d'alimentation rationnelle, franco, 1 fr. 50.

LAVATOU. — Oui, ai reçu. Passera suivant les nécessités de la mise en page. Excuse mon silence suis surmené de travail. Cordialement.

JOHN BULL. — C'est bien possible, le déménagement en a été la cause. Des policiers, bien sûr, les milieux anarchistes en sont pleins, mais nous n'avons pas le monopole. Chacun n'a qu'à se tenir sur ses gardes.

COTTE. — Quel terrible cas de conscience de te répondre. Théoriquement, oui, c'est là le seul acte anarchiste, nier l'autorité et refuser de s'y soumettre. Pratiquement, il faut avoir la taille d'un héros. Si l'opinion publique s'émouvait? Oui bien sûr, mais Le Bris a été vaincu et personne ne s'est occupé de lui, même les antimilitaristes furibonds. Cela ne veut pas dire qu'il en sera de même toujours, les actes de révolte sont de puissants leviers, ils font réfléchir et c'est ce qui importe, mais je refuse de te donner un conseil et de peser sur ta détermination. Toi seul est juge de ta vie.

VERVIERS. — Oui, il a attrapé 6 mois, il est sorti. Pour l'étranger 2 fr. pour 3 mois, 8 fr. par an.

DESRANTE. — Oui les 5 premiers numéros, le 6e est épuisé, 1 fr. 25 chaque.

LUCIEN. — Ne paraît plus pour le moment.

DELINCOURT. — Ces collections ne sont pas encore préparées, attends encore un peu.

GARNIER. — Oui, tout va bien.

PAUL ALBERTIN. — J'attends toujours ce que tu m'as promis. Ecris moi au journal. GEORGES 1er.

PUPPCHEN donnera de ses nouvelles à Flasquémoll, très pressé.

Camarade partant en voyage céderai ses meubles, composant une chambre, le plus tôt possible. — S'adresser à DAVID, 63, rue Lecourbe, Paris (15e).

Je cherche camarade pour fonder groupe scientifique et me donner renseignement concernant les plantes médicales contre rétribution. — Ecrire à S. F. au journal.

Camarade désirant s'instruire échangerait idée avec copains, par correspondance. — A. L. au journal.

Le dessinateur PETIT-STRIL organise une exposition humoristique du 26 mai au 20 juin : 18, rue Monsieur-le-Prince, de 2 à 6 h.

LOUIS et LINON donneront une adresse à WILLIAMS de suite. *Urgent.*

TRES URGENT. — J'ai *L'Homme et la Terre* à vendre 70 fr. et *Mon Professeur*, 60 francs. — Ecrire à DUPONT, 4, rue Saint-Laurent, Nîmes.

Le copain de Vitry qui venait au groupe d'Ivry est prié d'y revenir. — JEAN.

Les copains qui connaîtraient de bons fournisseurs en dentelles et rubans voudraient-ils en donner les adresses à LEON, 61, rue Blomet. Urgent.

Germain VERDELET voudrait-il m'envoyer l'adresse de son frangin. — Jean DASCARSINI, chez Mauricius.

Je désirerai connaître camarade habitant Paris ou petite banlieue pouvant prendre soin momentanément d'une fillette âgée de trois ans. — BERGER, 5, rue Elzévir, Paris.

V. B. Saint-Etienne a-t-il reçu les deux dernières lettres de G. R.?

Ayant 60 volumes à faire relier donnerais préférence à camarade relieur. Serais acheteur 40 premiers numéros *Vie Ouvrière*. — Offres à G. R. à *l'anarchie*.

J. HULOT. — Et les livres, quand les recevrons-nous? Réponds-nous. — MARTHE et MAURICE.

CASIMIR viendra voir LE ROBLA à Saint-Denis.

JEAN B. passe à *l'anarchie* prendre les livres que je t'ai promis. — GEORGES.

Où l'on se voit, Où l'on discute

ECOLE D'ORATEURS. — Salle Leveau, 88, avenue Parmentier.

Les Cours sont suspendus jusqu'à nouvel ordre.

GROUPE ITALIEN, 25, rue de Clignancourt. Tous les samedis causeries.

Samedi 13, à 9 h. du soir, réunion pour prendre les dernières dispositions pour le journal de langue italienne *La Rivolta*.

GROUPE ANARCHISTE DE SAINT-DENIS. , à l'Avenir Social, 17, rue des Ursulines, salle du haut.

Tous les samedis causeries.

Samedi 13, Causerie par Mauriélus.

FOYER ANARCHISTE du XIe, salle du premier à l'U. P., 157, faubourg Saint-Antoine. 13 juin, à 8 h. 1/2, causerie par le camarade Giraul : Le problème communiste.

GROUPE ESPAGNOL LIBRE. — Réunions tous les jeudis à l'U. P. salle du 1er, 157, faubourg Saint-Antoine.

CAUSERIES POPULAIRES DU XVe, 61, rue Blomet. — Mardi 16 juin, à 8 h. 3/4, causerie par le camarade Duranton. Sujet : La participation des ouvriers aux bénéfices.

Avis à tous : Les causeries populaires ont pour but d'instruire et d'éduquer, mais aussi de s'affranchir du dogmatisme dans lequel sont tombés presque tous les groupements anarchistes.

Ceci dit pour inviter *tous les camarades* sans distinction d'étiquettes à venir nous prêter leur appui.

FOYER ANARCHISTE DU XIXe. — Réunion tous les samedi à 9 h. du soir, à la Famille nouvelle, 122, rue de Flandre.

Le groupe désirant intensifier sa propagande fait appel à tous les copains se réclamant de l'anarchie pour l'organisation de conférences et de meetings.

Samedi 13 juin, causerie par A. Flesky.

GROUPE D'ACTION (14, rue Champlain). — Réunion tous les mercredis, à 8 h. 1/2 du soir.

VIE ANARCHISTE. — Vendredi 11 courant, 49, rue de Bretagne, à 9 h. du soir, causerie contradictoire par Giraud : Possibilité du fusionnement des journaux anarchistes communistes, ses avantages matériels et moraux.

LES REFRACTAIRES. — Mardi prochain, 16 juin, à 8 h. 1/2, causerie sur : Ce qui se passe, par E. Armand.

157, faubourg St-Antoine, au 1er étage.

IVRY. — Salle Verjeat, 8, rue Bourgeois, Ivry-Port, samedi 13 juin, à 8 h. 1/2, causerie par un camarade sur : Socialisme ou anarchie.

LIBRE EXAMEN. — Tous les lundis, réunion des amis de « Libre Examen », chez Chapotot, rue du Château-d'Eau.

TOULOUSE. — Groupe anarchiste. Réunion le samedi soir, café Morin, Bd Strasbourg. Causerie par un cam. Organisation de ballades.

BEZIERS. — *Libre Discussion.* — Le groupe fait un pressant appel aux syndicalistes et libertaires de la région pour reprendre notre tournée de causeries-concerts que nous avions interrompu.

Sujet : le néo-malthusisme.

Que les camarades que notre initiative intéresse se mettent le plus rapidement possible en relations avec la Libre Discussion, 27, rue du Presbytère, Béziers.

MARSEILLE. — Dorénavant les réunions se donneront (Bar du Muy, 63, boulevard National), le samedi soir, à 8 h. 1/2, chaque semaine. Salle réservée et causerie par un copain.

TOULON. — *Groupe antiparlementaire*, réunion tous les soirs, de 5 heures à 7 heures au local de la Jeunesse Libre, 14, rue Nicolas-Laugier, au premier étage.

Londres. — *GROUPE GERMINAL* d'action anarchiste. Ecrire à Roberts, 132, Drumond street, Hampstead Road. N. W. Réunions tous les vendredis, chez René.

BRUXELLES. — Nous avons formé un groupe libre d'éducation sociale, qui se réunira tous les samedis. S'adresser à LEBRUN, 7, rue des Lapins, à Bruxelles.

De concert avec le GROUPE FEMININ, les CAUSERIES POPULAIRES organisent pour le dimanche 14 juin

Une Ballade

à la colonie de Saint-Maur.

Baignade, jeux, excursion dans les bois, à 3 heures causerie par le camarade Girault. Sujet : La femme.

Chacun se débrouillera pour payer son voyage et sa nourriture. Rendez-vous à 8 h. et demie du matin à l'Eglantine Parisienne, 61, rue Blomet. Les camarades musiciens sont priés d'apporter leurs instruments.

Bibliographie

Le Sphynx, Brest

Notre ami Charles Hervé vient de faire reparaître son « Sphinx ».

Malgré le mysticisme d'Hervé, son enthousiasme, son éclectisme, sa largeur de vue, rendent son œuvre sympathique.

A signaler, dans ce numéro, une lettre fort curieuse d'Almicar de Souza et la très belle poésie de Tristan Corbière.

— Ma patrie..., elle est par le monde,
Et puisque la terre est ronde
Je ne crains pas d'en voir le bout.
Ma patrie est où je la plante,
Terre ou mer, elle est cous la plante
De mes pieds quand je suis debout.

LE LISEUR.

Nous avons reçu Editions nouvelles de la « Cité Communiste », à Bezons (Seine) :

A bas les morts! par E. Girault, 0 fr. 05 l'exemplaire.

Crosse en l'air! par E. Girault, 0 fr. 05 l'exemplaire.

Manuel antiparlementaire, par E. Girault, 0 fr. 05 l'exemplaire.

De la Servitude volontaire, par Etienne de La Boétie. Préface de C.-A. Laisant. Prix : 0 fr. 15 le'xeplaire.

Toutes ces brochures sont en vente à *l'anarchie*.

***

Vers l'Entente Franco-Allemande, par Juan Enrique Lagarrigue (San Isidro, 75, à Santiago du Chili). Une brochurette 1914.

Depuis quelque temps, en de certains milieux libéraux, souffle un vent de tendances réconciliatrices envers l'Allemagne, ce qui n'est point pour nous déplaire, nous n'y voyons nul inconvénient, cela abattra toujours un peu la morgue insolente et bravache de nos chauvins français et allemands.

Mais cela ne saurait nous suffire. En effet, il s'agit de se placer au point de vue social, et alors, que voyons-nous.

D'un côté, superbes, insolents, les Maîtres, — de l'autre, stupides, lâches, les Esclaves.

Et dans tout cela s'agite une poignée de Réfractaires conscients du Régime d'Oppression que nous subissons, malgré nous.

Ces réfractaires à l'autorité néfaste, ce sont NOUS autres, anarchistes de toutes nuances.

Pouvons-nous, véritablement, nous réconcilier avec ces gens-là. Ce n'est pas possible. Nous essayons d'éclairer la Foule, l'Individu, mais nous ne cessons pas une minute de harceler le Pouvoir aux abois jusqu'à ce que mort s'ensuive, de lui ou de NOUS.

Et nous ne nous arrêterons pas — les obstacles nous stimuleront — car lutter, c'est vivre intensément!

Henri ZISLY.

Imp. Spéciale de « l'Anarchie »
TRAVAIL EN CAMARADERIE

L'Imprimeur-Gérant, GUÉRIN

Mme REY-ROCHAT

La Révolution Culinaire
avec 24 recettes végétariennes
Prix : **0** fr. **75**

Piqûres d'Aiguilles
double gomme
encre de couleur, 80 textes
0.20 le cent

Papillons illustrés
sur papier gommé
22 dessins. — **0.75** le cent

Cartes postales
22 dessins. — **0.50** la douzaine

La Faillite de la Politique
par E. HUREAU, 0 fr. 20

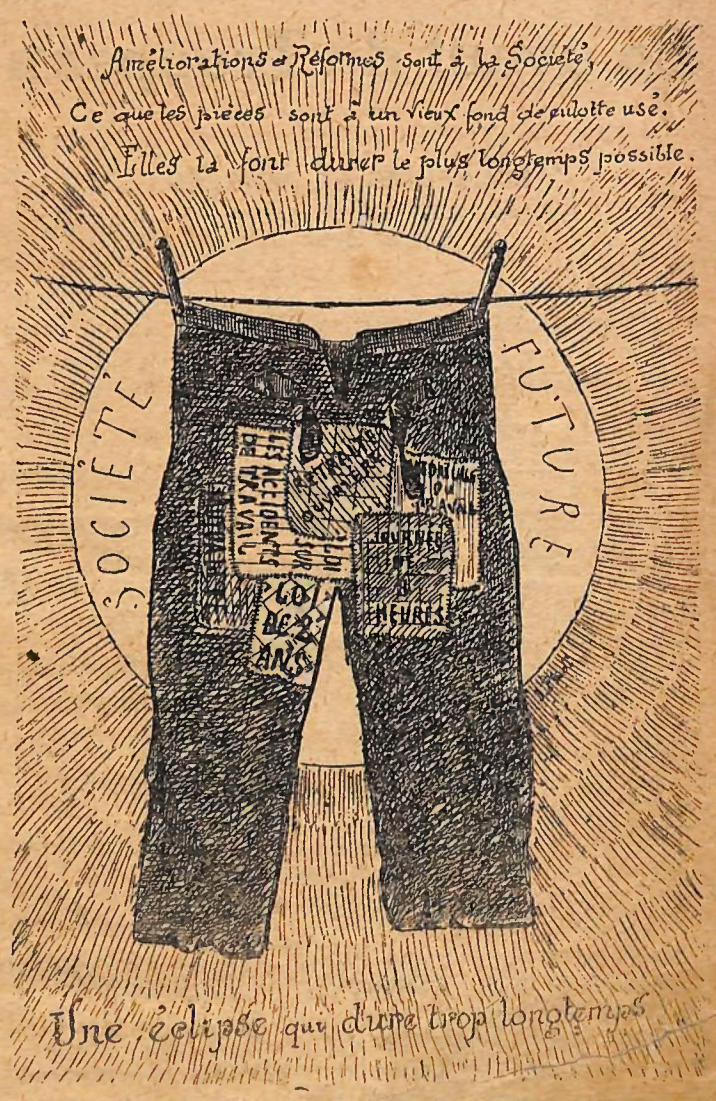
Socialisme ou anarchie
par A. LORULOT, 0 fr. 20

A BAS L'AUTORITÉ
par MAURICIUS, 0 fr. 20

L'Amour libre
par Madeleine VERNET
0. 10

La Femme Esclave
par René CHAUGHI
0. 10

A bas le vote
Dessins de Petit Strix, 0.05



En cartes postales **0,05** pièce.
Sur papier gommé **5** pour **0,05**